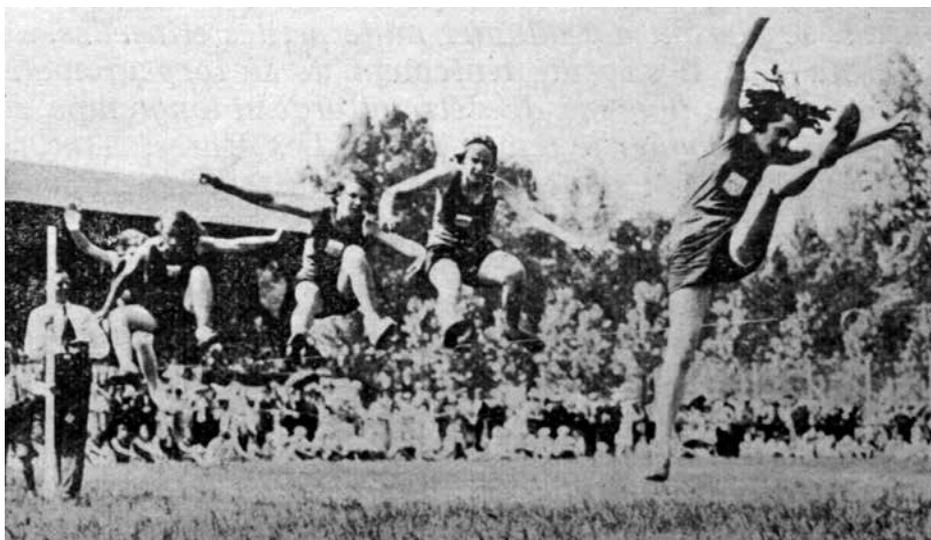


## Les débuts de la gymnastique féminine

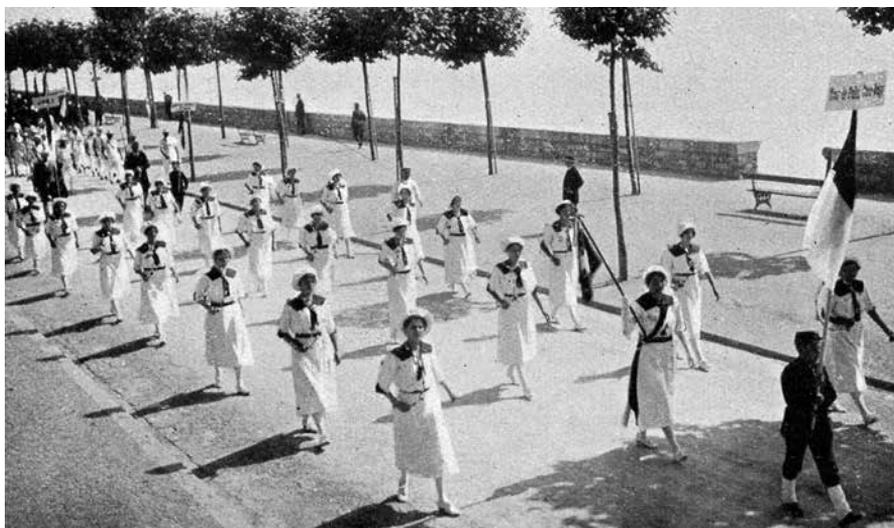
L'histoire de la gymnastique féminine est moins ancienne que celle des hommes. Cela tient évidemment à la place assignée aux femmes dans la société. Qu'elles aient été reléguées dans des tâches ménagères individualisées et/ou travailleuses dans les champs et les usines, elles étaient de fait privées des possibilités de réunions offertes aux hommes, devant entre autres assurer au domicile l'éducation et la surveillance des enfants. La gymnastique masculine est née en bonne partie de la volonté de former des hommes solides pour l'armée et s'est développée grâce à l'esprit des sociétés. On a mis du temps à s'aviser que les rôles attribués aux femmes nécessitaient tout autant une préparation physique. Leur donner la possibilité de développer leur sens social au sein de sociétés n'était pas à l'ordre du jour, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle (au moins). Pourtant, il y avait eu des précurseurs et notamment dans ce canton. Jean-Jacques

Rousseau avait imaginé une éducation globale avec des activités physiques ouvertes aux filles. Le chirurgien Jean-André Venel, créateur de la première école de sages-femmes de Suisse, à Yverdon en 1778, puis de la première clinique orthopédiste du monde à Orbe en 1780, avait publié en 1776 un « *Essai sur la santé et l'éducation médicale des filles destinées au mariage* » où il préconisait également de telles activités. Henri Pestalozzi avait inclus dans son système pédagogique des exercices corporels très systématisés, des jeux, sauts et exercices d'équilibre. On peut le considérer comme un pionnier de la gymnastique scolaire et les filles n'en étaient pas exclues.

Le Bernois Phokion-Heinrich Clais développe, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une méthode de gymnastique féminine douce, basée sur des principes médicaux, baptisée « *Callisthénie* (de mots grecs signifiant beauté et vigueur) ou *somascétique* (culture physique)



Saut en hauteur lors de la première journée romande féminine, en 1930 à Yverdon

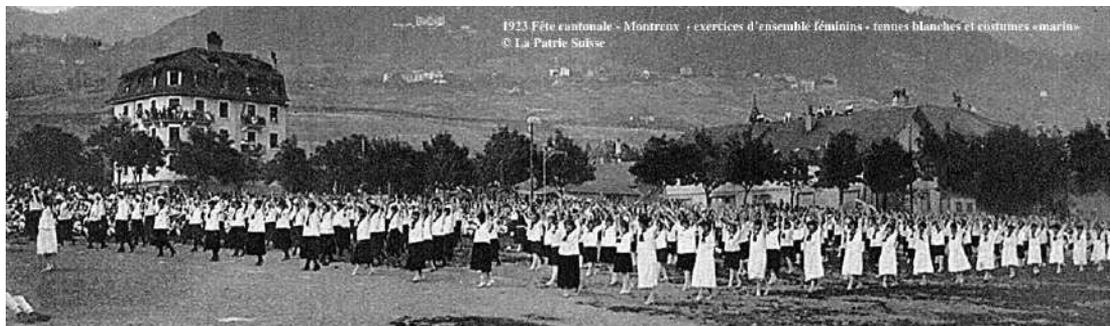


La toute récente société locale « Perce-Neige » est invitée à défiler lors de la Fête cantonale masculine de La Tour-de-Peilz en 1914  
(Documentation de GymVaudois)

*naturelle* », toute en souplesse, basée sur la danse, les exercices avec partenaires, sans dangers, sans matériel lourd donc très proche de la gymnastique suédoise, qui a très durablement marqué la gymnastique féminine. À l'époque où les premières sociétés masculines se créent et où la gymnastique entre à l'école primaire, on a donc chez nous les bases théoriques pour développer parallèlement la gymnastique féminine. Toutefois l'absence de nécessités militaires, la très faible scolarisation des filles, le port de corsets et l'impossibilité d'imaginer des tenues aussi légères que celle des gymnastes masculins, tout autant que la condition globale des femmes, font qu'il faudra attendre ! Le régime radical vaudois d'alors est pourtant progressiste et promulgue l'école obligatoire pour les filles avec, à la fin du siècle, un enseignement de la gymnastique. Suivront, progressivement, des formations pour les institutrices au début du XX<sup>e</sup> siècle. Pour ce qui est du sport non scolaire, les préjugés retardent encore davantage l'émergence de sociétés féminines. Le

sport reste un bastion masculin jusqu'aux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi les Jeux olympiques n'admettent les femmes, à partir de 1900, qu'au compte-gouttes et dans des disciplines « adaptées à leur fragilité et à leur féminité » (voile, tennis, croquet,...). Le baron de Coubertin rappelle en 1912 que l'olympisme a pour but « *l'exaltation solennelle de l'athlétisme mâle avec l'internationalisme pour base, la loyauté pour moyen, l'art pour cadre et l'applaudissement féminin pour récompense* » !

On a peu d'informations sur les toutes premières sociétés féminines vaudoises, à Lausanne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et c'est juste avant la Première Guerre mondiale que ces groupements se mettent à foisonner : Le Sentier (1912), La Tour-de-Peilz (1913). Suivent Orbe, Le Lieu, Bex, Pully... Elles sont souvent dirigées par des hommes ; mais un premier cours de formation ouvert aux monitrices a lieu à Lausanne en 1915. Leur costume très pudique, le plus souvent blanc, leur inspire des noms de fleurs : « Perce-Neige »,



Exercices d'ensemble lors de la FCVG de 1923

« Edelweiss », « Anémone », « Muguet ». Après l'adoption de la robe fédérale courte, légère et bleue, dans les années trente, on aura des sociétés « Bluet » ou « Gentiane ». Des groupes de pupillettes (élèves) sont créés dans la foulée mais surtout à partir des années 1930.

Une « Association vaudoise de gymnastique féminine » (AVGF) regroupe ces sociétés en 1925 et leur permet de s'émanciper quelque peu des sociétés masculines, bien qu'elle ait été fondée et présidée par le Lausannois Ernest Hartmann, ancien président cantonal, romand et fédéral masculin. Avec l'Association fédérale de gymnastique féminine, elle fait perdurer une gymnastique « de maintien », qui intègre la musique mais délaisse les engins qui font la spécificité de la gymnastique masculine. L'athlétisme est pratiqué, notamment sous forme de courses d'estafettes, de même que les jeux de balle (balle par-dessus la corde, balle à la corbeille, puis basket et volleyball).

Les gymnastes féminines sont invitées dans les fêtes masculines, le plus souvent pour quelques démonstrations et pour des exercices d'ensemble. Elles organisent aussi leurs propres journées cantonales et romandes. À partir de 1932, des journées fédérales féminines sont organisées dans le cadre de certaines fêtes fédérales masculines, mais le week-end précédent. L'ASGF n'entre pas en matière sur des journées communes : « *Il est contraire à la conscience morale de la femme de se rendre à la fête en compagnie d'une foule de gymnastes*

*masculins ; nous devons tenir compte de son psychisme au sens large* » (ASGF, 1932). Les manifestations féminines ont très souvent lieu sur une seule journée, ce qui dissipe les craintes que provoqueraient des nuitées hors du foyer. Et surtout, ces réunions ne donnent pas lieu à des classements, individuels ou de concours de sociétés, si ce n'est parfois pour les courses d'estafettes et les tournois de jeux. L'esprit de compétition est considéré comme incompatible avec l'esprit féminin. Le féminisme n'a gagné que tardivement l'esprit des femmes gymnastes... Et plus tard que dans la plupart des pays d'Europe.

C'est pendant les années 60 que la compétition obtient droit de cité, progressivement et parallèlement à la mise en place du droit de vote féminin. Avec une différence notable : ce sont des hommes qui ont refusé, puis enfin accordé, le droit de vote ; ce sont des femmes qui ont freiné l'évolution de leur sport !

L'apparition de groupes mixtes (dans les associations masculines d'abord) vers 1980, puis les fusions des associations masculines et féminines, au niveau national (1985) et vaudois (2001) ont évidemment changé complètement la donne et la gymnastique actuelle est fortement marquée de l'empreinte féminine ; les gymnastes féminines représentent actuellement 70 % des effectifs de GymVaud et même davantage dans les compétitions !

■ Jean-François Martin